

CONQUÉRIR  
LE CIEL

[www.editionsphebus.fr](http://www.editionsphebus.fr)

© Phébus/Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7529-1249-7

PIERRE ROUBIN

CONQUÉRIR  
LE CIEL

ROMAN

PHÉBUS



« ... à la fausse aurore, quand les coqs éberlués chantent une fois, s'étonnent dans l'isolement de leur cri, se rendorment; combien noire encore est la nuit. »

Pierre Michon, *Vies Minuscules*



L'AIR EXHALAIT SON HALEINE GIGANTESQUE sur ce coin de pays. Le vent était puissant et les nuages véloces. Depuis l'horizon ils formaient un train dont les wagons passaient et repassaient. Derrière la grange, ils caressaient la colline et laissaient accrochés à la cime des arbres leurs rebuts en forme d'écharpes. Leur blancheur discrète écrivait dans le vert du coteau des énigmes rapidement dénouées.

L'amoncellement des crêtes formait des nuances d'une couleur qui se délavait jusqu'à l'horizon. Depuis le vert des prés, imbriqués les uns dans les autres, leurs strates glissaient par éloignements successifs jusqu'au bleu. À l'extrémité du paysage, au point de jonction de la crête la plus haute et du ciel, la terre élimée s'évanouissait dans le gris. Plus tard en fin de journée, il était bien difficile de dire à quel endroit la couleur s'était ainsi dispersée, et à quel instant la lumière mourrait pour de bon.

Les cumulus passaient comme autant de têtes de bétail dociles et muettes. On respirait ici à la vitesse de la lumière qui décroît. On portait loin le regard, encore après les dernières choses mobiles. On s'en remettait à la délicatesse, les mains ouvertes et les paumes en avant.

Au milieu se tenait le domaine dans son îlot de verdure. Au fil des années, la femme et l'homme s'étaient entourés des arbres qui leur étaient devenus comme autant d'enfants. Des fruitiers bien sûr, dont ils guettaient les fruits chaque année depuis la fleur jusqu'à leur éclatement. Des arbres aimés pour leur écorce simplement. Ou pour leur silhouette. Certains pour leurs dialogues, à peine audibles dans la brise. Un tilleul majestueux trônait en bordure de la maison, tantôt brassant le silence, tantôt atténuant la bourrasque. Autour, prés et landes s'imbriquaient, bordés de ronces contiguës et d'aubépines renfrognées.

L'ensemble était une ancienne ferme. On en percevait, même de très loin, la robustesse. Elle avait ces pierres qu'on place sur les angles pour affronter les assauts. Les ouvertures étaient surmontées de linteaux. On se demandait si ça pouvait être l'homme, ce paysan herculéen qui les avait hissés à une telle hauteur. On imaginait les muscles de son dos nu, ses bras veinés et la sueur qui lui perlait dans les reins. Mais non, ça ne pouvait pas être lui, il était

bien trop fin. Certains des linteaux étaient fendus et pourtant ils ne s'écroulaient pas. Ils supportaient toute la ferme sur leurs épaules. Elle était vitrifiée dans le paysage et immobilisée dans le temps.

Les nuages doublaient la bâtisse sans relâche en appuyant à l'endroit du faîtage. Ils s'affûtaient sur le tranchant des tuiles. Le toit couvrait, disjointement par endroits, un étage où, jadis, on accumulait le foin. D'autres avant eux appelaient ça le fenil, puis le mot s'était perdu.

La ferme avait un perron juste à gauche du banc. On y enlevait ses bottes en les bloquant dans un arceau scellé. On tirait ensuite vers l'arrière et le pied se retrouvait tout pantelant dans l'air. Flétri avec sa chaussette humide rabattue jusqu'aux orteils. L'hiver, les pieds fumaient comme des bûches dans le froid. On posait un pied nu sur la pierre qui s'en humectait et on chaussait vite des pantoufles. Alors le chaud du logis tout d'un coup nous enveloppait. Sa cuisine à marmites. Ses plantes qui pendaient pour sécher. Toutes les expérimentations florales de la femme. Chaque année elle semait puis récoltait de vieilles variétés. Presque toutes interdites. Elle en conservait les graines pour les inventorier puis pour les ressemer. La partie habitée avait une grande dalle en pierre polie pour perron.

L'homme avait sa ferme ; il avait femme aussi, ses fesses, ses cheveux, sa main et sa caresse. La femme

avait sa ferme, ses boutures, son homme ; elle avait sa force, ses silences et sa barbe.

Tout baignait dans l'onctueux et le délicat. Le tilleul monumental incurvait ses branches au bord des vitres du salon. Personne n'avait jamais songé à le tailler. Les prés ondulaient sous les rafales. Les vents par endroits accentuaient leur pression, par pure malice d'invisibles et tyrannie de puissants. Les épis fléchissaient, créant des dépressions concaves qui partaient ensuite dans des directions imprévisibles. La lumière, rasante, projetait des ombres alentour ; jamais les mêmes, fonction de l'heure, des jours et des saisons.

Cette ferme, ils l'avaient achetée un jour qu'ils se baladaient. Ils avaient passé un petit col et l'avaient aperçue. Nichée dans un creux, cachée comme un grain de beauté sur une poitrine.

Une vieille dame était là. Elle les fit asseoir sous le tilleul et les regarda. Elle était usée et seule pour entretenir quatre poules. Seule pour chasser un blaireau la nuit dans la remise et poursuivre le renard. Seule pour alimenter d'une bûche le poêle bouilleur une fois le matin et une fois au début du soir. Dessus, ronronnait en permanence une gamelle remplie d'eau frissonnante. La vieille dame était belle et la ferme c'était les ans. C'était l'accumulation des jours. La vieille avait des cheveux blanc famine. Des fils de soie, et sa peau était

transparente. La femme et l'homme burent son jus de pomme et goûtèrent sa pâte de coing. Elle leur confia qu'elle allait quitter l'endroit. Ils lui soufflèrent qu'ils allaient l'habiter.

L'ENFANCE C'EST DE LA MERDE. Je garde mes yeux grands ouverts alors qu'il fait entièrement noir. La douleur au crâne et à l'épaule est en train de cuire. Mon sang fait des boum sous mes tempes et derrière les oreilles. Les pulsations s'additionnent à l'acouphène. J'essaie d'entendre. On pense que je dors après la raclée que je viens de recevoir, mais je décède les sons. Je traite le signal. Derrière les résidus de paroles qui me parviennent, j'interprète les hauteurs de fréquence. Je crois que j'entends une personne pleurer. Frottées sur les murs, les paroles échappent aux mots et deviennent des bruits déformés qui s'amalgament et rôdent dans les ténèbres. J'entends circuler le malheur.

Avant la nuit, ma mère avait préparé un repas. La lumière glaiseuse, le plafond bas. Les assiettes réparties autour de la grande table. Ma mère en face

de mon père. Moi et à côté mon petit frère. Sur le dessous-de-plat, la soupe fume. Cheminée sévère avec des volutes de vapeur très belles.

Le père croise les bras sur son énorme ventre. Entre les boutons de la chemise, ça bâille. Quarante-vingt-quinze, voire cent kilos. Il pousse un grognement. Il aime quand il y a la graisse du porc, du lard qui fond. Ça fait des ronds de gras à la surface. Mon frère et moi on rechigne un peu car la soupe n'est pas mixée et le gras on n'aime pas. Le père préfère. Pour nous, peut-être que ma mère va mixer les légumes dans un plat à côté. Ça pose pas particulièrement de problème à ce stade, du moment qu'il en reste pour le père. Il dit que c'est meilleur et que la soupe de légumes, on la mange avec les légumes, pas avec du potage. Il dit que c'était comme ça autrefois dans les campagnes, que y'avait pas de mixeur, que la vie était rude et qu'on devait aller garder les vaches. Je demande en quoi c'est rude d'aller garder les vaches. Je viens de commettre une erreur.

La lumière diminue encore. Quand mon père penche la tête vers l'avant, il rencontre son ventre. Au niveau du cou, ça fait un espace entre le col de sa chemise et sa nuque. Il a le visage à quelques centimètres de l'assiette. Des fois, quand il fait jour, ma

mère met des disques. Y'a Prendre un enfant par la main, y'a Les Copains d'abord (j'aime bien), et puis y'a une chanson où le chanteur dit que ça fait des grands « chleugh, chleugh ». Ben là, pareil. C'est de la mécanique. Sa cuillère fracasse l'assiette, elle remonte débordante, un légume surnage.

Sa bouche se penche encore plus et engloutit la pelletée. Le voisin construit tout seul sa maison. Il a une bétonnière et, dans la gueule, il envoie des pelletées de sable pendant qu'elle tourne. Ça coule sur les côtés et sur le menton, tombe sur la chemise, la toile cirée, ou dans l'assiette, fonction de ce qui est dessous. Ça pardonne pas, la verticale. Le père rattrape avec la cuillère le liquide qui goutte sous son menton. Un rapide revers de main et c'est reparti. Y'a un problème ? Il est le père, il est dans sa maison, il l'a achetée, l'a même fait construire. Elle est flambant neuve avec un crépi entre le rose et l'ocre. Dans ce quartier résidentiel, sa maison est la plus grosse et la plus visible. Ses plans à lui. Il a dessiné. Il a du talent, il est meilleur que les architectes, dit-il. Le paysagiste a mis des palmiers partout. Ça fait riche, les palmiers, il y en a à Miami. Il est chez lui. Avec sa femme. Sa soupe. Ses enfants. Depuis dix minutes, nous, on la boucle. Il est où, le problème ?

Mon frère et moi on se chamaille volontiers. On est jeunes. Je suis le plus grand, je viens d'avoir huit ans. Mon frère a cinq ans et demi. Lui, il est dans l'enfance, il ne sait rien encore de ce qu'est la famille, il ne sait pas ce qu'est la violence. De la douleur il ne connaît que les genoux en sang après les chutes de vélo dans le chemin. C'est-à-dire rien. Ma mère s'y connaît pas non plus. Elle comprend bien qu'il y a un goût de pourri dans cette vie, dans laquelle elle s'est laissé entraîner. Elle ne sait pas comment corriger le tir. Elle ne sait pas si elle peut. Elle a peur. Elle dit pourtant « Jean. Tiens-toi bien, s'il te plaît. »

Mon père a pas entendu, il a pas compris. Il relève le mufler et promène son groin. C'est un sanglier.

Il est temps pour lui de se faire resservir. Les trois autres assiettes sont encore pleines. Qu'importe, puisque la sienne est vide. En plus de la soupe qui lui dégouline sur le bas du menton, il y a son nez qui coule sur la lèvre supérieure. La nourriture le met dans un état primitif. Il tend son auge à ma mère pour qu'elle le resserve. Il lui demande de répéter. Il pense qu'elle va lui parler d'une prochaine consultation ou d'un collègue de la maison médicale. Chaque jour c'est ainsi. Il parle, sans interruption, fume cigarette sur cigarette. Il aspire la fumée en avançant la mâchoire inférieure. Avec le pouce et l'index qui pressent la cigarette au-devant du filtre, ça fait une sorte de menace. Ma mère objectera, il

démontrera le contraire, elle opinera, il la rabaissera et la ramènera à son avis.

Il est médecin de campagne, elle est obstétricienne. Elle aide la vie à se faufiler. Lui, il deale avec la mort qui loge dans les ravins, ou qui surgit des machines agricoles. Il aura le dernier mot, toujours. Il faut connaître son rang et s'y tenir ; valable pour elle bien sûr, mais surtout pour lui. Et son rang c'est d'avoir le dernier mot, le plus fort, le premier, le dernier.

La mère dit que c'est aussi sa table à elle, et sa maison, et son repas, et sa vie. Elle redit « Tiens-toi bien, s'il te plaît ». Il tousse. Tiens-toi bien de quoi ? Nous les gosses, on a arrêté nos mâchoires. Je place ma main droite sur la table. Prêt. Ma mère n'aura pas le temps d'expliquer. Les mots lui manquent, elle voudrait dire « digne », et détailler en expliquant la cuillère qui est trop pleine et donc déborde. La soupe qui retombe, et gicle. Expliquer les coudes sur la table. Elle pense : on n'est pas dans une porcherie. Lui, il vient d'une famille où l'on s'enorgueillit d'avoir jadis emmené glander les porcs. Mais aujourd'hui on n'est plus à la table d'une ferme du Velay. On est à celle d'une famille de médecins. Certes des médecins de campagne, mais respectables, pense-t-elle.

Mon père fait tomber son poing sur la table, et rien qu'avec le poids les verres font un bond. Avec la force en plus il y a le bruit et la vibration dans l'air.

C'est comme ça que tout commence à chaque fois. Ne pas être reconnu à sa juste valeur, devoir se plier à des conventions qui ne lui rapporteront aucune gloire. Alors, sa voix se soulève. C'est le roulement dans la montagne, une brouette de gravat, un tas de cailloux. Ma mère parle avec des mots mais la bête envoie des pierres, crache des débris. Elle retourne des champs à l'aveugle. Ma mère pense qu'il y a des oreilles au bout des mots, mais mon père les entend avec les poings. Elle lance des noisettes, lui balance des parpaings. Sa voix c'est de la flûte, la sienne le tonnerre. Les pavés fracassent les vitres. Le grondement roule du plateau des Cévennes, tombe dans les vallées, arrache du gravier dans les roubines et fait trembler les tuiles. La voix se nourrit de tout, elle gonfle comme un nuage grossit et gagne en altitude. À sa base s'élargit la menace.

J'ai pas mangé beaucoup de soupe. « Ça sent le pâté. » Dans la cour, à l'école, y'en a qui le disent. En fait, c'est la transpiration qui macère dans la peur. Je sais que l'orage va tomber. Il ne lui suffit pas de gronder et de rouler, il faut qu'il frappe. Il faut que la terre prenne, que ça déraille. Le nuage se défera comme une baudruche, il ira déféquer quelque part au-dessus de la mer, il repartira dans l'éther, en filaments; certains diront « Joli coucher de soleil ces sombres nuages sur les Cévennes ! » Mais la terre aura un trou dedans quelque part dans la lande, un

arbre mort, une herbe rase, un carré désert. Si la foudre tombe sur ma mère je vais morfler de la voir s'effondrer, encore une fois. C'est une lame qui me fouille.

Je crie au maximum. « Arrêtez ! » De toutes mes forces, moitié cri, moitié sanglot. J'ai tout mis, y'a plus d'air dans mes poumons. Ma mère pleure en face de moi. Je la vois entre mes yeux brouillés. Les siens me disent que je ne pèse rien puisqu'elle-même ne fait pas le poids. Et nos yeux créent un lien par larmes interposées. Cette seconde d'arrêt me permet de pleurer même si ce n'est pas pleurer que je veux mais redire « Arrêtez ! » pour que la suspension dure encore. Pour prolonger le miracle. Mais la main s'est déjà emparée de moi.

**L**A MAIN DE MON PÈRE-SANGLIER est velue. Tout mon bras est immobilisé. Il desserre la pression pour je ne sais quelle raison de bête. En un éclair, je me défais de l'étreinte et glisse sous ma chaise. Je pars en courant et en pleurant, et je crie comme un damné « Arrêtez, arrêtez, arrêtez » pour faire durer les secondes en suspension qui sauvent ma mère. Je cours dans un déboîtement de membres débiles, emmenant les astres, les pentes raides des Cévennes et les chutes de pierres. Je me réfugie à l'étage. Oh non, pas dans ma chambre – pas fou, le jeune démon – mais dans un passage entre les chambres, le grenier et les toilettes. En théorie, j'ai quatre directions pour m'échapper. Tout au bout, mon père s'est installé un immense bureau de médecin. Il s'y rend par un escalier indépendant qui ne dessert que sa pièce. Dans la marge de gauche de certaines feuilles, on peut lire toute son histoire :

chef de clinique, interne des hôpitaux de Marseille, diplômé de l'académie de etc., etc. Sur certaines, il a fait sa signature des dizaines de fois. Ministériel le bureau, avec des enveloppes à en-tête, une règle en bois, un coupe-papier, des tampons-encreurs et du papier buvard.

Le démon c'est une chose, mais le diable c'en est une autre. Mon père a tiré sa chaise. Ma mère dit « Noooooon ! » Dans mon oreille cascaden et se répondent mes pleurs et leur écho. Je n'entends pas les pas lourds sur le carrelage du rez-de-chaussée. Je n'entends qu'à partir du moment où le sanglier pose sa masse sur la première marche de l'escalier. Mon oreille et mon cerveau n'ont pas envisagé cette donnée car il ne hisse jamais ses cent kilos à l'étage jusqu'à nos chambres. Du coup, j'ai la panique qui monte en flèche au niveau des poumons. Mes yeux deviennent des oreilles, ils ne voient plus, ils écoutent. Je connais tous les sons dans la maison. Je suis expert en signal de bas niveau, un pro des fréquences. L'information se faufile en ligne directe jusqu'à mon cerveau. L'escalier, c'est quatorze marches, pas une de plus. Après, la moquette ; pas du tout le même son. Le bois plie anormalement, beaucoup plus que d'habitude. Cent kilos, c'est inhabituel. Trois marches sont gravies maintenant.

Je me blottis, la tête bien rentrée dans les genoux. Avec ce qui me reste d'enfance, j'ai l'espoir d'être devenu invisible et qu'on ne me trouvera plus jamais. C'est mignon. Mais c'est sans compter l'instinct des bêtes et le besoin de frapper. Les mains autour des chevilles, je resserre mes orteils. Tout compte, même compacter les doigts de pieds. Dans mon dos il y a la porte du grenier où j'aurais pu me réfugier. Je le connais mal, ce grenier. Il faudra que je l'explore. Ça a l'air de rien les gosses, mais c'est stratégique. Ce petit couloir est sombre, j'ai des chances de m'en sortir, pas beaucoup. Mon père défonce la porte de ma chambre. Sa voix roule. Ce ne sont pas les mots qui font peur, mais les cailloux. Je ne suis pas trouvé, la voix résonne, les cailloux pourraient se briser sur les murs mais ils deviennent rochers. Ce ne sont pas les murs qui tremblent, c'est l'étage. Ce n'est pas la terre qui se dérobe, c'est le monde.

L'HOMME AVAIT TOUJOURS PARLÉ TRÈS PEU. La femme l'avait connu tel et s'était accoutumée. Elle s'était tue lorsqu'il était venu à raconter. Il avait commencé, apparemment sans raison, en regardant devant lui entre le soir et la nuit. Plus aucun insecte ne faisait entendre son bourdonnement dans le tilleul. Rangées, les abeilles et aussi rangé, le vent. On percevait juste le ronronnement de la rivière loin en contrebas. Elle avait retenu sa respiration pour ne rien interrompre. La lumière avait encore décliné. L'ombre gagnait et les vallons rivalisaient d'obscurité.

C'était l'heure où les pierres restituaient la chaleur emmagasinée pendant la journée. Ils étaient assis sur le banc. Dans leur dos, le mur faisait un onguent sur la peau. Plus tard dans la nuit, les prés autour renverraient leur chaleur vers les couches les plus élevées de l'atmosphère. Ce processus,

paradoxalement, créait du froid. Il viendrait condenser l'humidité à la surface de la Terre. Du chaud arriverait le froid. Demain, ils verraient une langue de brouillard se dissiper péniblement. Une couche habile s'accrocher dans les feuillages.

En attendant, la parole, enrobée dans le soir et la douceur, s'élevait lentement. Pour l'entendre il fallait écouter, et pour voir, fermer les yeux. Ce que racontait l'homme n'était pas destiné à sa femme, ni à quiconque. Il poursuivit.